

Directeur de recherche au Centre d'histoire de Sciences Po, Guillaume Piketty est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la Résistance. Il vient de publier *Français en résistance*, un recueil du plus grand intérêt rassemblant carnets, correspondances et journaux intimes de résistants, souvent inédits. Parmi eux, l'écrivain et journaliste Louis Martin-Chauffier, qui fut membre du comité d'honneur de la FNDIRP et qui tint une chronique mensuelle dans le PR. Guillaume Piketty a publié en 2009 deux autres livres... autant de bonnes raisons de le rencontrer en cette fin d'année.

Sur les rayons des libraires on trouve actuellement trois ouvrages que vous avez publiés ou co-publiés en 2009. L'un sur les écrits intimes de résistants, l'autre présentant les discours de guerre de Churchill et le dernier, dans un registre différent, sur les « sorties de guerre »⁽¹⁾. S'agit-il de nouveaux domaines de recherche ?

J'ai commencé en effet à travailler sur la Résistance intérieure puis je me suis intéressé à la France libre, ces deux volets du combat résistant formant du reste à mes yeux un seul et même ensemble. Concernant les discours de guerre de Churchill, depuis longtemps j'avais envie de faire profiter les lecteurs français du verbe de ce grand monsieur et de leur donner la possibilité de mesurer ce qu'était la guerre vue du côté britannique, surtout les premières années quand le pays supportait tout le poids du conflit. Cela posé, comme j'estime qu'il n'est pas bon de se concentrer sur un seul sujet, j'ai élargi le spectre de mes travaux au-delà de la Seconde Guerre mondiale. Depuis cinq ans je travaille avec Bruno Cabanes, qui est *Associate Professor* à l'Université Yale aux États-Unis, sur les « sorties de guerre » au long du XX^e siècle. L'ouvrage sur le « retour à l'intime » est notamment issu de nos travaux. Il traite entre autres de la façon dont les individus se reconstruisent après les traumatismes dus aux conflits. Cela étant dit, je n'ai pas l'intention d'abandonner le thème de la Résistance, parce je pense qu'il s'est produit là quelque chose de fondamental, qui nous parle encore et dont l'étude n'est du reste pas achevée.

Dans *Français en résistance*, vous présentez les carnets de guerre, correspondances ou journaux personnels de dix hommes et d'une femme⁽²⁾, qui vont s'engager sur la voie du refus. Quel était le but d'un tel recueil ?

L'idée était de publier un maximum de documents inédits ou peu connus et de parvenir, par le truchement de ces textes intimes, à brosser un large tableau des possibilités qu'avaient les Français de s'engager, où qu'ils se trouvaient (zone occupée, zone dite « libre », France Libre, etc.), selon l'époque et en fonction de leurs postures intellectuelles et politiques initiales. Parmi les onze, certains sont des militaires, d'autres des civils qui ont plutôt choisi une Résistance armée, d'autres encore qui ont préféré une Résistance davantage politique. L'ensemble des textes mis bout à bout donne une vision de la diversité de ces démarches résistantes mais aussi de leurs points communs.

Que nous disent ces textes ?

Ce sont des témoignages très particuliers et précieux puisque nous avons la certitude qu'ils ont été établis dans l'instant, ou presque, de l'événement auquel ils se réfèrent, à la différence d'un témoignage classique écrit ou recueilli après coup et dont le récit peut avoir subi des transformations liées au temps écoulé. Cette immédiateté met par exemple en évidence le traumatisme subi par les

Français en mai-juin 1940 d'une ampleur que l'on n'imagine pas aujourd'hui. Défaite militaire, exode massif, une administration qui s'effondre, une série d'abdications et de compromissions, la fin de la République, l'instauration du régime de Vichy... D'où les questions que se posent nos onze protagonistes sur leur situation personnelle, sur celle de la France et sur ce qu'il convient de faire dans un désastre pareil.

Pourquoi écrivent-ils ?

La pratique de tenir un journal intime ou d'entretenir une correspondance privée suivie et abondante était plus courante à l'époque qu'elle ne l'est aujourd'hui. Mais en raison du « grand trouble des esprits et des âmes », comme disait je crois Brossollette, cet exercice s'imposa à eux presque naturellement. Puisqu'il était compliqué voire dangereux de se déplacer, d'entretenir des relations sociales, de se confier ou d'échanger des idées, le plus simple était de faire le point avec soi-même. Cette tendance est particulièrement sensible chez un Charles d'Aragon, un Diego Brosset ou un Louis Martin-Chauffier, certes des gens de lettres mais qui ressentirent à ce moment un besoin viscéral d'écrire. L'écriture représentait aussi un remède à la solitude physique et, plus encore, intellectuelle et morale. Le journal devient alors une sorte de compagnon d'infortune qui aide à tenir le coup.

Vous notez à propos de Louis Martin-Chauffier que son journal lui sert de couverture et que ses propos sont sibyllins, par prudence...

Oui, mais pas au début. Ses remarques sur la défaite et le nouveau régime qui s'installe sont parfaitement claires. D'ailleurs il se rend à Vichy et voyant comment les choses se passent il a des propos extrêmement lucides et critiques. Il répréhendait totalement ce qui est en train de se produire. Mais il est vrai qu'à mesure qu'il s'engage dans le refus, à mesure aussi qu'il prend conscience de l'activité résistante de son épouse Simone, en zone nord, dès l'été 1940 - un engagement très précoce au sein du groupe dit « du Musée de l'Homme » -, il va devenir de plus en plus sibyllin. Une lecture attentive permet quand même de repérer par moments des allusions à la Résistance. Cela dit, au bout d'un certain temps, son journal lui sert de couverture en effet. Dans son esprit, plus ce journal sera anodin par rapport à la situation extérieure, plus on pourra penser que lui, Martin-Chauffier, auteur dudit journal est un gentil journaliste-écrivain qui s'occupe essentiellement de lui-même et pas du tout de résistance. En l'occurrence il s'est totalement trompé car il s'est fait repérer, pister, arrêter et déporter.

Avant de vous intéresser à ce journal, connaissez-vous le résistant, et cet homme qui, à la FNDIRP, a laissé un grand souvenir ?

- J'avais une idée du rôle qu'il a joué dans le cadre de Libération-Sud puis du



Guillaume Piketty

Conseil national des écrivains et je l'avais « croisé » au cours de mes recherches sur Brossollette puisque les deux hommes se rencontrent dans les rédactions de journaux auxquels ils collaborent dans les années trente. Je l'ai également « croisé » en me penchant sur le groupe dit « du Musée de l'Homme » qu'a rejoint Simone Martin-Chauffier. Mais je dois avouer que j'ai vraiment découvert l'homme et le résistant par le truchement de ce journal intime, qui est un document extraordinaire d'une très haute tenue. Un des ressorts de son engagement, que l'on retrouve chez d'autres résistants, est la volonté de combattre toutes les proscriptions et d'aider par tous les moyens ceux qui sont poursuivis pour quelque raison que ce soit, à commencer par les juifs. C'est essentiel chez lui. Louis Martin-Chauffier est un authentique intellectuel, évidemment, et plus encore un authentique humaniste et enfin un monsieur qui a su mettre ses actions en accord avec ses idées. Il est allé jusqu'au bout de ses convictions intellectuelles et politiques. C'est du reste le cas des dix autres personnages figurant dans le livre. Cinq des onze n'ont d'ailleurs pas vu la Libération. Quant à Martin-Chauffier, déporté, il a connu le pire.

Abordez-vous aussi les traumatismes des rescapés des camps nazis dans l'ouvrage sur les sorties de guerre que vous mentionniez tout à l'heure ?

Bien sûr. Bruno Cabanes a notamment écrit un texte sur le « syndrome du survivant », qui a été défini par un psychiatre new-yorkais dans les années soixante, un concept essentiel pour comprendre le parcours de celles et ceux qui sont revenus des camps. Ce livre va trouver un prolongement dans un projet de recherche auquel nous allons participer à Yale, avec des collègues historiens et psychiatres américains, portant sur les traumatismes

psychiques subis du fait du phénomène guerrier au XX^e siècle et au début du XXI^e siècle et les névroses qui en découlent. D'une manière générale je pense que s'intéresser aux guerres sans s'intéresser aux sorties de guerre et à toutes leurs conséquences politiques, économiques, socioculturelles, psychiques, intimes... c'est se priver de la moitié du tableau, les sorties de guerre étant probablement aussi importantes pour l'avenir d'une population que la guerre elle-même. La sortie de guerre peut durer et parfois elle ne s'arrête pas. Par exemple, on parle maintenant de syndrome de stress post-traumatique pour les vétérans du Vietnam mais aussi pour leurs enfants et pour leurs petits-enfants éventuels. Le comportement du vétéran dans sa vie familiale a une incidence sur ses descendants qui porteront ensuite une sorte d'héritage. Cela vaut aussi pour les enfants et petits-enfants de déportés, dont je fais d'ailleurs partie - mon grand-père, responsable de la Résistance parisienne, a été déporté à Buchenwald puis à Bergen-Belsen. Il est essentiel de prendre en compte ces éléments pour une meilleure compréhension et un meilleur accompagnement de nos sociétés.

PROPOS RECUEILLIS PAR IRÈNE MICHINE

(1) *Français en résistance, carnets de guerre, correspondances, journaux personnels*. Édition établie et présentée par Guillaume Piketty (Robert Laffont, 1170 pages, 30 euros); *Discours de guerre, Winston Churchill* édition bilingue. Traduit par Aude Chamouard, Denis-Armand Canal et Guillaume Piketty (Texte, Tallandier, 428 pages, 12 euros); *Retour à l'intime au sortir de la guerre*, sous la direction de Bruno Cabanes et Guillaume Piketty (Tallandier, 316 pages, 29 euros).

(2) Il s'agit de Charles d'Aragon, Diego Brosset, Pierre Brossollette, Gabriel Brunet de Sairigné, François Garbit, René Génin, Claire Girard, Philippe Leclerc de Hauteclouque, Louis Martin-Chauffier, René Plevin, Lazare Raehline.